

Zeitschrift: Saussurea : journal de la Société botanique de Genève
Herausgeber: Société botanique de Genève
Band: 45 (2016)

Artikel: Denis Jordan, le botaniste à quatre P
Autor: Schaetti, Bernard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1098981>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Denis Jordan, le botaniste à quatre P

2015 et 2016, deux belles années pour Denis Jordan. Il publie deux importants ouvrages de synthèse, résultats d'une vie entière passée sur le territoire haut-savoyard à en observer les richesses naturelles. *La Flore rare ou menacée de Haute-Savoie* est un répertoire de 395 espèces, toutes décrites, illustrées et cartographiées, parmi les quelque 2500 recensées sur le Département. *La Flore du Vuache*, écrite en collaboration avec Jacques Bordon et Fernand Jacquemoud et publiée dans la série des « Mémoires de la Société botanique de Genève », est l'inventaire complet de cet îlot inattendu de biodiversité aux marges de Genève. Hommage à un homme qui en quarante ans de recherches systématiques quasi quotidiennes est parvenu à la connaissance intime de toutes les plantes de sa région.

Au creux d'une journée, il arrive que seul adossé à un arbre ou assis simplement sur la pierre, la prairie fleurie allant s'étendant à ses pieds, Denis Jordan relève en esprit tout ce que son regard peut saisir. Sans bouger, sinon la tête et les yeux qui balayent l'espace autour de lui, il se récite à lui-même une à une les espèces végétales présentes dans un rayon d'une quinzaine de mètres. Lui vient alors le sentiment de l'épuisement du lieu (parfois il dénombre de cette façon jusqu'à cinquante espèces), mais il sait qu'il en reste encore cinq, peut-être dix de plus. Et elles sont bien là, comme il s'y attendait, la dernière, constate-t-il, l'ultime qui se dérobe, c'est toujours celle qu'on a juste devant les pieds.

Difficile de ne pas voir dans cette marotte savante l'image de ce que la botanique représente pour Denis Jordan, un dialogue sans fin avec la nature, une écoute concentrée de ce qu'elle dit d'elle-même et de ce qu'elle lui dit de lui, la passion qui l'a requis et porté toute sa vie.

Denis Jordan habite une petite maison à Lully dans le Chablais français, pas très éloignée de la commune de Margencel où il est né en 1946 dans une famille d'agriculteurs. Au « temps d'avant » de l'agriculture (non totalement mécanisée ni sectorisée), où il aidait son père et son oncle à ratisser les foins pour les bêtes, à ramasser les patates, à récolter le bois. Temps des premières escapades à travers la forêt de Planbois, des premières libertés trouvées dans l'observation de la nature et des oiseaux. Il en rapportait à sa mère des brins de muguet odorants ou des branchettes de bois-joli, elle restée à la ferme à attendre les hommes et l'enfant qui allongeait son retour. Ce pays un peu brumeux en hiver mais si beau au printemps, il en connaît tous les recoins, l'a tant parcouru depuis son enfance qu'aujourd'hui « il ne



lui dit plus rien ». Il pense qu'il le connaît « comme sa poche ». Et pourtant, l'an dernier, de l'autre côté de la route, là-bas dans le champ qui appartient à sa belle-mère et qu'on aperçoit depuis la fenêtre de la cuisine, il trouve une plante venue du Midi, deux pieds de carthame laineux (relevé une fois en Haute-Savoie vers 1850), dont des animaux parqués temporairement avaient emporté les graines dans leur fourrure.

Si l'on oppose parfois deux types d'esprit scientifique, celui méthodique du hérissin, qui exploite en profondeur et inlassablement les ressources d'un périmètre précis ou d'une idée unique ; celui volage du renard, négligeant les détails, cherchant à piéger sa proie dans les mailles de ses itinéraires ; alors Denis Jordan est sans nul doute un botaniste du premier type. Homme d'un département : la Haute-Savoie et d'une méthode :

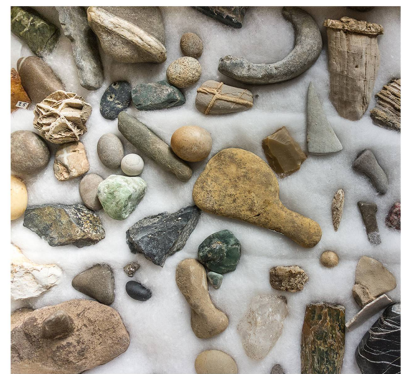
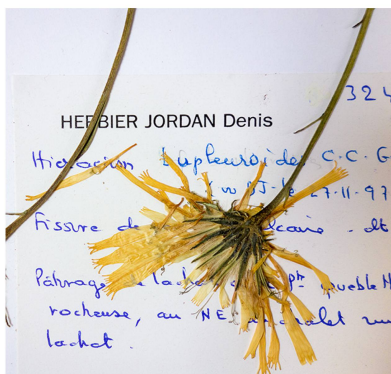


l'exhaustivité, il a voulu une connaissance « forte », profonde, de toutes les espèces qui y sont présentes et de tous ses sites. Son expertise est en vérité intime et personnelle ; il voue le grand amour à ce territoire entre Léman et Mont Blanc. Sa gloire sera de rendre compte de la totalité du patrimoine naturel haut-savoyard, commune après commune, site par site, pour finalement, dit-il, leur « restituer toute leur richesse ». Dire ce qu'il y a à voir, ce qui existe sous nos pieds, voilà comment il compte payer sa dette en retour de ce qu'il lui a été donné de ressentir.

Denis Jordan est à l'origine d'un très grand nombre des zones de protection naturelle du Département de Haute-Savoie, qui ont été définies à partir de ses relevés. Il peut prétendre à en avoir produit la grande majorité des données floristiques récentes et fiables, sinon la totalité. Pourquoi s'être imposé ce découpage somme toute bien plus administratif que naturel ? Parce que c'est selon lui la bonne échelle afin d'en garantir la connaissance, même si sans doute il y a aussi dans cette décision une grosse part du hasard de l'existence. D'abord jardinier à la Ville de Thonon, puis temporairement guide d'excursion en moyenne montagne, la cellule de « protection de la nature » du Département l'engage au retour d'un voyage en Afghanistan (il a toujours gardé ce tropisme pour les pays d'Orient et la Méditerranée) afin d'aller convaincre les Municipalités de l'intérêt naturel de leurs territoires. Sa mission durera trente ans. Convaincre les hommes... Il devait raconter aux élus une histoire qui était d'abord celle de son propre amour de la nature. Ainsi, le mouvement était lancé, le caractère méthodique imposé par cet emploi avait trouvé en lui l'esprit géométrique nécessaire à son aboutissement. Après 1990, malgré l'urbanisation d'une région qui connaît un grand développement, il a perçu que la réception de son message devenait meilleure, hors exception, qu'une certaine « conscience écologique » prenait naissance. Aujourd'hui à la retraite, il poursuit inlassablement l'inventaire et a passé au moins un jour, et souvent beaucoup plus, dans chacune des 294 communes du département ; il a repéré tous les sites d'intérêt, dûment répertorié chaque espèce

aperçue. Ses notations sur la flore, classées selon communes et sites, toujours sous forme manuscrite, avoisinent le nombre de 320 000, auxquelles il faut ajouter champignons, oiseaux, reptiles... Comme existentiellement convoqué à la tâche, il a pour y parvenir découpé résolument son espace et ordonné avec rigueur son temps, celui de sa journée et celui de l'année, dont les saisons invariablement scandent ses travaux.

Continuellement agité par son feu sacré, il n'est guère facile à suivre. Comme la brume matinale se levait lentement sur le fond du vallon de Chavan (au-dessus de Bellevaux, sous les pointes de Chalunes), les oiseaux dissimulés dans les arbres lançaient des chants frénétiques. Il faisait froid. Le soleil perçait par moments, découvrant les parois abruptes qui encaissent la combe. C'était un matin du monde. Nous suivions dans la pente détremmée, aux herbes encore coiffées par l'hiver, les zigzags de Denis, guide râblé aux pas rapides comme un sherpa, soucieux à son habitude de repérer la plante manquante. Il nous emmenait, Francis et moi, en ce début de mai, rendre visite à l'ermitte du lieu, Claudius Felisaz, ancien architecte et maire de la commune, retiré dans les ruines d'une bergerie qu'il a remontée pour en faire le sombre gîte qu'il occupe à l'année. Ce colosse affable à la peau blême, assez impressionnant malgré son humour et sa simplicité, tient gîte et auberge au milieu de ses livres religieux et d'estampes saintes. Il sidère parfois le randonneur par ses interrogations tombées du ciel, comme celles qui portent sur les preuves de l'existence de Dieu. Denis l'écoute en goûtant sa vieille prune donner des nouvelles des animaux sauvages du vallon, ses voisins et parfois même colocataires qu'il appelle par leurs prénoms. J'observe son visage, son vaste front dégarni, ses grands yeux qui se plissent derrière l'épais verre de ses lunettes. Il esquisse un fin sourire. Rêve-t-il pour lui-même à une vie semblable, plongée au cœur du monde naturel, lui qui dit souffrir de plus en plus de l'emprise de l'urbanisme sur les régions de plaine ? C'est trop tard maintenant sans doute pour envisager pareil accomplissement ; et puis il a ses attaches aussi (sa famille, ses amis, son travail),





qu'il lui serait bien impossible de lâcher.

Il s'est inventé une devise qui tient en quatre « P » : *passion, patience, persévérance* et *précision*. Devenu par la force des choses montagnard et grand marcheur, il a eu il y a quelques années l'idée de parcourir les montagnes selon leurs lignes de crête afin de noter tout ce qu'il est possible de noter de part et d'autre du chemin (environ 5 à 6 mètres de chaque côté). Il dit pouvoir répertorier de cette façon assez facilement jusqu'à 250 espèces végétales en une journée. Chez lui, un discours de la méthode pointe toujours au revers de la quête aérienne de liberté. Noter et avoir toujours noté, telle aura été sa force, n'avoir « jamais cessé d'écrire ». Au découvreur de la flore, à l'arpenteur des paysages, s'était dès le début adjointe l'immobilité studieuse de l'écolier. Comment se fait-il que le petit garçon savoyard rapportait déjà ses découvertes sur un cahier ? Que pour l'enfant qu'il était l'amour de la nature ait tout de suite entraîné une volonté de conservation ? Aux moments d'évasion dans la nature a toujours suivi chez lui un temps de retour sur soi, de récapitulation et d'inventaire. Il dit que le plaisir de la mise en ordre lui est équivalent à celui pris à la recherche. Car l'application au papier permet de restituer la richesse du terrain et plus tard d'en témoigner. Il faut voir les rapports qu'il rédige au lendemain de ses sorties qui ont aussi des allures de journal intime. La mention d'une espèce s'y accompagne d'un commentaire circonstancié pour la raconter, au point que je me suis demandé s'il ne cherchait pas à la saisir dans son existence individuelle. Mais il y a aussi l'importance des preuves, l'indispensable constitution d'herbiers, seules attestations irréfutables de la présence d'une espèce et de l'exactitude de sa détermination.

La transmission lui importe aussi fortement. Il s'est constitué un réseau de correspondants, de partenaires, d'amis, avec lesquels échanger, collaborer. Il a contribué à la récente *Flore de France*, dont il admire l'extraordinaire réorganisation et la profusion d'informations qui redonne à sa discipline toute sa complexité. En sortie, on le voit parfois presque embarrassé par le groupe d'amateurs fidèles qui s'assemble autour de lui ;

ils le suivent fébrilement, comme des secrétaires leur patron affairé, recueillant sur leurs carnets les noms étranges qu'il profère, respectueux quand il fait silence pour réfléchir à genoux devant une touffe de joncs, éberlués quand il les quitte un instant pour l'inspection d'un bosquet et réapparaît subrepticement plus haut sur le chemin. Il demande poliment que nous lui posions nos questions, que ce désir vienne de nous. On dirait que l'idée d'imposer son savoir froisse sa pudeur. Vis-à-vis de ses proches, il n'aurait pas voulu que sa passion pèse. Son fils semble pourtant avec humour avoir transposé dans un contexte futuriste ce goût paternel de la quête et de la collection : son métier est de rechercher dans tous les ports du monde les containers de marchandises perdus par les cargos pour les restituer à leurs propriétaires. Denis est de ces êtres discrets, dont la générosité est d'autant plus émouvante, une fois les digues rompues, qu'ils semblent avoir attendu longtemps que nous leur demandions de nous offrir ce qu'ils ont amassé pour nous avec la plus grande minutie.

Je ne sais d'où vient ce caractère pessimiste qu'il s'attribue, alors que la chance lui a offert une existence parmi les fleurs. Herborisant le long du Balcon de la mer de Glace en direction du jardin de Talèfre, il s'arrête en chemin et s'émeut tout à coup à la pensée qu'il ne reverrait plus les plantes qu'il note, qu'il ne reviendra jamais sur ses pas, en ce lieu. Je soupçonne seulement, pour expliquer ce fonds de mélancolie, ce qu'elle a pu lui coûter, cette vie passionnée, la part de discipline qu'elle lui a imposée, le retrait du monde peut-être aussi, et maintenant la crainte qui le prend quant à la fortune de ses collections, à l'avenir de son travail. Ils sont en effet menacés par la dispersion ou l'oubli dans le placard d'une administration, ou par un brassage dans la masse indistincte des données numériques. L'idée lui est insupportable. Il souhaiterait tout voir rassemblé et disponible pour ceux et celles qui voudront venir consulter, compléter ou corriger ; que ses notes soient présentes dans chacune des communes du Département dont elles sont l'émanation fidèle. Aussi la publication de *La Flore rare ou menacée de Haute-Savoie* n'est-elle, malgré la



réussite de l'ouvrage, qu'un accomplissement partiel et qui laisse à tout prendre un goût d'inachevé, parce qu'elle ne présente qu'un extrait de son travail et laisse dans l'ombre la globalité de son œuvre.

Il y a des terres qu'il a aimées plus que d'autres : en plaine, l'Albanais (au sud-ouest du Département) et surtout la commune de Moye, qui a su mieux qu'aucune autre préserver son aspect rural; en altitude, la montagne de Balme et la commune de Bellevaux, où se trouve le Roc d'Enfer; plus à l'ouest, la Chapelle-d'Abondance; dans le massif du Mont-Blanc, les Contamines-Montjoies et cet extraordinaire « jardin de Talèfre », sorte d'îlot vert pris entre deux langues de glacier, qui a constitué pour lui une sorte d'Eldorado botanique. Il y a cinq groupes végétaux où va sa prédilection, choisis d'ailleurs parmi les plus difficiles : les orchidées, les fougères, les laïches, les saules, les épervières. Ce sont les « plus » que, dans une expression chez lui assez fréquente, il est parvenu à soutirer à l'existence (« en plus » du temps de travail rémunéré, « en plus » des contraintes inhérentes au quotidien...). Ce qu'il y a eu, surtout, ce sont des « éclairs », des moments d'épiphanie qui peut-être suffisent à tout expliquer : un chevreuil traversant la forêt de Planbois vu quand il était enfant ; les papillons qu'il fallait maintenir aplatis ; sa première excursion au Roc d'Enfer (rallié difficilement à mobylette et dont il n'avait alors pu tirer que quatre noms de plantes en français – ce cahier existe toujours).

Et, il y a eu ce jour-là, l'inoubliable découverte, la lumineuse flore alpine. Ces émerveillements ont marqué sa sensibilité à jamais, et il est persuadé qu'il n'en chercherait qu'en vain le retour : « Il s'est passé quelque chose que je ne pourrai jamais plus revivre. » Ce doit être le mauvais sort jeté par toute connaissance sur l'émotion, ou l'habitude qui finit par l'émousser. Comme gage sentimental, ou médaillon mélancolique, Denis Jordan porte toujours sur lui dans une pochette transparente quelques douces feuilles séchées de saule glauque-soyeux (*Salix glaucosericea*), son arbre préféré. Qu'il ne manque jamais d'aller caresser quand il surgit sur son chemin.

Texte : Bernard SCHAETTI
Photographies : Francis TRAUNIG